

Le Bon Samaritain

25^e dimanche après la Pentecôte (Eph. 4,1-6 ; Luc 10,25-37)

Homélie prononcée par le père André le dimanche 14 novembre 2010

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

Nous fêtons plusieurs saints aujourd'hui. En premier lieu le saint Apôtre Philippe, qui était de Bethsaïde et qui fût parmi les premiers appelés. Nous faisons mémoire aussi de saint Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique, qui est fêté également chaque année le deuxième dimanche de Carême. Mémoire encore du saint empereur Justinien et de l'impératrice Théodora qui ont marqué, on peut dire, l'empire byzantin au VI^e siècle, et qui ont laissé leurs marques aussi en Occident, à Ravenne, où il y a plusieurs églises qui ont été construites à l'époque de Justinien, avec des mosaïques qui sont très belles. Je pense en particulier à une double mosaïque dans le sanctuaire qui représente, d'un côté l'empereur Justinien portant la patène, et de l'autre côté, l'impératrice Théodora portant le calice, les deux qui apportent donc les dons pour l'Eucharistie. C'est quelque chose de très beau.

Et puis hier c'était la fête de saint Jean Chrysostome, qui est l'un de nos saints Patrons. C'est pour cela que nous l'honorons aujourd'hui en chantant son tropaire et son kondakion, et nous demandons ses prières.

Les jours passés, il y a eu d'autres grands saints. Le 11 novembre, c'était la fête de saint Martin, évêque de Tours, saint Martin le miséricordieux comme on l'appelle aussi. Un saint qui a marqué l'histoire de la Gaule, et en même temps un saint universel, qui est honoré dans l'Eglise tout entière. En plus de la France où il est omniprésent, il est représenté à Ravenne, et jusqu'en Orient, au Sinaï. C'est un saint vraiment orthodoxe et universel. Il était disciple de saint Hilaire de Poitiers qui, à l'époque de l'hérésie arienne, a été un grand défenseur de l'orthodoxie avec saint Athanase d'Alexandrie, l'un en Occident, l'autre en Orient. Mais saint Athanase est venu aussi en Occident, puisqu'il a été exilé à Trèves. Saint Hilaire et saint Martin ont été des apôtres de la foi orthodoxe dans les Gaules.

Voilà donc pour tous les saints qui nous environnent dans ce temps actuel. Si vous avez suivi le calendrier jour après jour, vous avez pu vivre dans la prière avec eux.

Demain c'est le début du carême de Noël, qui dure quarante jours, comme vous savez. Dimanche prochain, ce sera la fête de l'Entrée au Temple de la sainte Mère de Dieu, l'une des douze grandes fêtes de l'année liturgique que, malheureusement, nous ne célébrerons pas dans notre paroisse.

L'Evangile que nous venons d'entendre est la parabole du Bon Samaritain, que tout le monde connaît. C'est l'une des grandes paraboles qui nous sont rapportées par saint Luc. Saint Luc est le seul à la rapporter, et nous y reconnaissons sa marque par le fait qu'il met l'accent sur la miséricorde. On peut dire que saint Luc est l'Evangéliste qui a particulièrement saisi ce mystère de Dieu, ce mystère du Christ, qui est la miséricorde. D'autres Evangélistes ont été attentifs à d'autres aspects, et tous les aspects se complètent bien sûr, mais ici, la miséricorde est très importante.

La parabole part d'une question d'un docteur de la Loi, un légiste. Saint Luc précise qu'il la pose pour éprouver le Seigneur, pour lui tendre un piège. La question est : « *Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?* » Et, comme c'est un docteur de la Loi qui lui pose cette question, Jésus le renvoie à la Loi, à la Loi hébraïque dont il est un spécialiste : « *Que lis-tu dans la Loi ?* » Et, ce légiste, évidemment, donne la bonne réponse : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même* ». Effectivement, c'est le résumé et l'accomplissement de toute la Loi. Et le Seigneur lui dit : « *Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras* ». Car ces commandements donnés par Dieu sont des commandements de vie, des commandements pour la vie, pour en vivre.

Mais le pharisien pose une nouvelle question : « *Et qui est mon prochain ?* » Saint Luc précise encore qu'il la pose « *pour se justifier* », et sans doute aussi en espérant mettre Jésus en difficulté.

C'est alors que Jésus dit la parabole. Je ne vais pas la répéter : vous venez de l'entendre, ou plutôt, de la réentendre. Le récit est assez clair : mon prochain, c'est celui qui se trouve là et qui est dans le besoin, qui a besoin de moi. Dans la parabole, c'est cet homme qui a été attaqué par les brigands, qui a été dépouillé de ses biens, qui a été battu au point d'être à demi-mort, il est entre la mort et la vie. Ce sens n'échappe à personne, et chacun en tire la leçon : si je suis insensible, si je me comporte comme ce prêtre et ce lévite qui passent outre, sans doute avec de bonnes raisons, parce qu'ils sont pressés, parce qu'ils ont une tâche urgente qui les attend, alors je n'ai pas su voir ni aimer mon prochain. Tandis que le Samaritain, lui, a su le voir et l'aimer en le soignant, en le réconfortant, en le ramenant à la vie.

Ce sens est tout à fait clair, mais ce n'est que le premier sens, parce que la parabole va plus loin. Je ne sais pas si vous avez bien fait attention : à la fin du récit, Jésus reprend la question du docteur de la Loi, mais en la renversant. Alors que le pharisien avait demandé : « *Qui est mon prochain ?* », Jésus lui demande : « *Lequel de ces trois* », c'est-à-dire du prêtre, du lévite ou du samaritain, « *Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ?* » Donc la question n'est plus : « *Qui est mon prochain ?* », mais : « *Qui s'est fait le prochain de celui qui était là et qui avait besoin ?* »

Alors, comme on le voit, loin de tomber dans le piège tendu par le pharisien, et il y a d'autres scènes où nous pouvons constater la même chose, Jésus saisit l'occasion pour retourner la question, pour nous inviter à nous retourner en nous-mêmes, c'est-à-dire à nous convertir. Le Seigneur nous invite à une conversion, Il nous appelle à nous décentrer, parce que la question n'est plus par rapport à moi, mais par rapport à l'autre, par rapport à celui qui est là.

La question qui m'est posée, c'est : est-ce que je sais me rendre proche, est-ce que je me suis rendu proche ? Me rendre proche, cela signifie que ce n'est plus moi qui dois être le centre de mes préoccupations et, si je viens en aide à quelqu'un, ce n'est plus pour me justifier, ce n'est plus pour me mettre en valeur, c'est plutôt en m'oubliant. Le Seigneur m'appelle à m'oublier, à sortir de moi-même pour me mettre à la place de celui qui a besoin, que son besoin devienne mon propre besoin, que sa souffrance devienne la mienne. Je ne peux plus supporter que l'autre souffre, en tout cas sans lui donner de soins. Parce que, bien sûr, il nous arrivera toujours de souffrir, à moi comme à tout le monde, on n'enlèvera pas toute la souffrance. Mais, au moins, il m'appartient de venir accompagner, de venir soigner cet homme qui est à demi-mort, de lui tendre la main, de faire mon possible pour qu'il revienne à la vie.

Faire cela, ce n'est rien d'autre que ce que Dieu fait Lui-même pour nous. Car, alors que nous nous étions éloignés de Dieu, Lui s'est fait proche de nous. Le Seigneur a aboli la distance qui existait entre nous et Lui, une distance qui était de notre fait, parce que c'est nous qui nous sommes éloignés. Il s'est fait l'un de nous, prenant notre condition, prenant notre fardeau, jusqu'à même en mourir sur la Croix.

Ainsi, ce qui nous est demandé, c'est de nous rendre proches pour rendre le Christ présent, laisser le Christ agir en nous et transmettre la miséricorde de Dieu, sa grâce, et sa guérison. Rendre le Christ présent, parce que, en fait, c'est Lui le médecin. Ici le samaritain est une figure du Christ qui se fait proche, qui se fait médecin. C'est le Christ qui nous soigne, qui nous guérit, qui nous ramène à la vie, qui nous donne la Vie.

Mais le Christ est aussi Celui qui est blessé, Il s'identifie à cet homme blessé, battu par les brigands et laissé à demi-mort. Et d'ailleurs quand le Christ, dans sa Passion, aura à subir toute la méchanceté des hommes, Il ne sera pas qu'à demi-mort, Il sera mort tout-à-fait. Le Christ est donc présent dans celui qui est blessé, Il est celui qui souffre.

Savoir nous rendre proches, c'est donc la leçon de cet Evangile. Mais cela ne dispense pas du discernement. Je vais me faire proche de celui qui est malade, de celui qui souffre, de celui qui est réellement dans le besoin, et je vais me donner à lui car son besoin devient le mien.

Mais, il y a aussi celui qui vit dans la paresse, aux crochets de la société, qui attend tout de l'assistance et qui se plaint pour attirer sur lui la pitié et profiter des aides. Celui-là a peut-être besoin d'autre chose, il a peut-être besoin d'être bousculé, d'être poussé, il a peut-être besoin qu'on lui apprenne à ne pas penser qu'à lui-même. Il a peut-être besoin qu'on lui apprenne à donner un peu de lui-même, à se donner lui-même. Saint Paul dit dans une Epître : « *Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus* » (2 Thess. 3,10). Il s'agit bien entendu de celui qui ne travaille pas alors qu'il en a la force. Celui qui n'en a pas la force, c'est différent, c'est à lui qu'on vient en aide. Mais celui qui a la force et qui ne travaille pas, alors qu'il ne mange pas non plus !

En conclusion, ce que nous pouvons retenir, c'est le renversement des choses, que nous ne sommes pas le centre de tout. Ne définissons pas notre vie à partir de nous-mêmes, mais à partir du Seigneur, à partir de Jésus, qui est à la fois le Bon Samaritain qui fait miséricorde, et en même temps Celui qui est blessé au bord du chemin et auquel notre cœur doit s'ouvrir, parce qu'Il est notre Vie et notre Salut.

Amen.